



***Entre approche historique et
conviction politique. Quand les
historiens juifs lisent les Évangiles***

M Dan Jaffé

Maître de conférences à l'Université
de Tel Aviv

**Conférence prononcée
le mercredi 14 octobre 2009 à 13h**

***Ces documents sont proposés par le conférencier
en complément et en illustration de sa conférence***

Conférences de Clio

Maison des Mines 270 rue Saint-Jacques – 75005 Paris – Métro : Port-Royal ou Luxembourg
Tél. : 0826 10 10 82 – www.clio.fr

1) Joseph Klausner, *Jésus de Nazareth. Son temps, sa vie, sa doctrine.*, Paris, 1933, p.10

Si nous pouvons donner aux lecteurs juifs une notion exacte du Jésus historique, une notion qui ne soit ni celle de la théologie chrétienne, ni celle de la théologie juive, et qui soit aussi scientifique et aussi objective que possible ; si nous pouvons leur donner une idée de ce qu'est cette doctrine à la fois si proche et si éloignée du judaïsme, et une idée des conditions politiques, économiques et spirituelles dans lesquelles se déroulait la vie des Juifs à l'époque du Second Temple, conditions qui rendirent possible l'apparition de Jésus et la propagation de cette nouvelle doctrine, *alors nous aurons rempli une page blanche de l'histoire d'Israël qui avait jusqu'alors été écrite presque uniquement par des chrétiens.*

2) Id. p. 347-348

Cette beauté majestueuse inspirait le respect et la crainte et elle n'a pas manqué sans doute d'exercer une influence sur Jésus, sans qu'il en eût conscience. Les anciens, et surtout les Juifs, ne cherchaient pas comme nous, dans la contemplation de la nature, une source de jouissance ; mais des récits assez tardifs nous content que Jésus s'isolait dans la montagne, sous le ciel parsemé d'étoiles, passant la nuit en prières, prières qui s'accompagnaient certainement d'examen et de méditations sur l'homme et l'univers. C'est ainsi que se forma sa jeune âme, inquiète de son père céleste.

Séparé de l'univers par des montagnes, vivant dans un paysage doux et paisible et quelque peu mélancolique, et au milieu d'un peuple de paysans sans grands besoins, le jeune Jésus ne pouvait manquer d'être un rêveur, un visionnaire ; mais il ne se préoccupait pas de l'avenir de son peuple, il se tenait à l'écart des orages politiques et il sentait à peine le joug pesant des Romains ; il pensait aux souffrances de l'âme humaine et au Royaume des Cieux, ce royaume qui n'était pas de ce monde...

Les montagnes de Judée, écrasant de leur magnificence les environs dénudés et sinistres de Jérusalem, eussent pu abriter le berceau d'un prophète militant, d'un homme fort dressant sa volonté contre la volonté du monde entier, partant en guerre contre la perversion et l'injustice sociale, annonçant les vengeances célestes et admonestant les peuples de l'univers. Mais les charmantes et riantes collines de Galilée, les environs de Nazareth qui, dans toute leur splendeur, restent imprégnées de tendresse, de beauté et de paix, Nazareth elle-même, si étroitement enfermée entre ses montagnes et qui ne recevait des guerres et des conflits qu'un écho lointain, ce coin caché et oublié pouvait seul voir naître le rêveur capable de réformer le monde sans se révolter contre la puissance de Rome, sans soulever d'insurrection nationale, mais seulement au moyen du royaume du ciel, du perfectionnement intérieur de l'*individu*.

3) Klausner : remarques générales

La partie la plus névralgique de l'ouvrage est le livre huitième, dans la partie finale du livre. Dans un chapitre intitulé « le judaïsme de Jésus », Klausner développe plusieurs points d'importance capitale que nous énumérons brièvement ici :

- Jésus n'a jamais désiré être un prophète et encore moins le Messie.
- En réalité, il ne s'est pas opposé aux jeûnes et aux prières ; il exigeait seulement qu'on ne manifeste dans ces pratiques aucune ostentation.
- Il n'a jamais voulu abolir la plus infime parcelle de la loi juive.
- Il a – à la différence de ses disciples – toujours observé le sabbat et les ablutions des mains.
- Il n'a jamais voulu s'adresser à quiconque d'autre qu'à des Juifs.

4) Id, p. 531

Pourtant *ex nihilo nihil fit* : si dans la doctrine de Jésus il n'y avait pas eu le moindre geste d'opposition au judaïsme, il aurait été impossible à Paul d'abolir les pratiques et de détruire les remparts du judaïsme national au nom de Jésus. Sans aucun doute, il éprouva un appui dans les théories mêmes de Jésus ; en vérité, au cours de l'exposé biographique, nous avons déjà rencontré des divergences entre la doctrine de Jésus et celle des pharisiens, c'est-à-dire entre la doctrine de Jésus et le judaïsme de la tradition morale et même des Écritures.

5) Id, p. 533-534

Telle est l'attitude intérieure de Jésus à l'égard du judaïsme de l'époque et de la tradition de ses ancêtres. Sans en avoir clairement conscience, par une tendance instinctive, il nie l'importance des pratiques religieuses, à tel point qu'elles deviennent pour lui accessoires, au regard des obligations morales, accessoires jusqu'à être totalement supprimées. Cette attitude, s'exprime par des paraboles, par son indulgence à l'égard des libertés que ses disciples prenaient avec les pratiques, quelquefois par ses propres actions (guérisons de maladies sans gravité le jour du sabbat), par le parallélisme des formules symétriquement opposées : « Il est dit » (dans la Loi écrite ou orale) et « moi je vous dis », et surtout par ses attaques contre les pharisiens en général sans qu'il distinguât ce qu'ils avaient de bon et ce qui était à reprendre en eux.

Pourtant, Jésus ne poussa jamais ses principes jusqu'à leurs dernières conséquences. Il observait les pratiques, en vérité sans les scrupules des pharisiens ni leur minutie, jusqu'à sa dernière nuit. L'abolition des pratiques religieuses et ce qui en résulta, l'admission des Gentils, c'est à un autre pharisien qu'elle est due, Saül de Tarse, quand il fut devenu Paul l'Apôtre. Si Jésus n'avait pas rendu possible une telle attitude à l'égard des pratiques et de toute la tradition religieuse qui était transmise de génération en génération, depuis Moïse jusqu'aux pharisiens, Paul n'aurait pas pu s'appuyer sur Jésus pour étouffer le « judaïsme nazaréen » fondé par Simon Pierre et Jacques, le frère du Seigneur.

6) Id, p. 549

La force de Jésus réside dans sa morale. Si l'on supprimait dans les évangiles les récits de miracles et un certain nombre d'expressions mystiques qui tendent à la déification du Fils de l'homme, pour ne garder que les préceptes de morale et les paraboles, les évangiles compteraient comme l'un des plus merveilleux codes de morale de l'humanité.

7) Id., p. 594-595 (fin de l'ouvrage)

Mais Jésus est, pour la nation juive, un grand moraliste et un artiste de paraboles [...]. Mais il y a dans cette morale une richesse et une originalité de forme qu'on ne trouve dans aucune autre morale hébraïque [...]. Le jour où il sera débarrassé des récits des miracles et du mysticisme, le Livre de Morale de Jésus sera l'un des plus précieux bijoux de la littérature juive de tous les temps.

8) Ephraïm Deinard, *Le glaive pour Dieu et Israël. Contre le livre "Jésus de Nazareth et sa doctrine" du Dr Joseph Klausner qui s'est évertué à faire entrer [Jésus] sous les ailes de la présence divine, comme si reposait sur lui, l'esprit du fils de Marie*, St Louis, 1923.

Au Dr Klausner, "Approche que je te tâte, mon fils, pour savoir si tu es mon fils Esaü ou non" (Gn 27, 21)¹. Deinard écrit au recto de la page de garde :

Si Klausner, le nouvel apôtre, trouve dans cette étude des allusions contre Jésus de Nazareth son Messie de justice, je lui en donne ma permission à la condition qu'il respecte la chronologie historique et qu'il ne fasse pas usage de cette permission contre les Sages du Talmud qui ont vécu avant la destruction du Temple.

9) Amos Oz, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, Paris, 2004, p. 80.

Je suis sûr, mon cher petit, qu'on vous apprend à l'école à exécrer ce Juif tragique et admirable, et j'espère bien qu'on ne vous enseigne pas à cracher sur son image ou sa croix à chaque fois que vous passez devant, m'avait-il dit un jour. Quand tu seras grand, mon cher enfant, tu liras le Nouveau Testament au nez et à la barbe de tes maîtres et tu t'apercevras que cet homme était de notre chair et de nos os, que c'était une sorte de « juste » ou de « thaumaturge », un rêveur, dépourvu de toute compréhension politique, qui trouverait parfaitement sa place au panthéon des grands hommes d'Israël, près de Baruch Spinoza qui fut lui aussi excommunié et banni et mériterait également qu'on lève l'anathème dont il fut frappé : et ici, dans la nouvelle Jérusalem, il conviendrait que nous élevions la voix pour affirmer autant à Jésus, fils de Joseph, qu'à Spinoza : « Tu es notre frère. » Et sache que ses accusateurs sont les Juifs d'hier aux idées courtes et à l'entendement limité, de misérables vers de terre. Et toi, mon cher petit, afin de ne pas leur ressembler, le ciel nous en préserve, tu dois lire les bons ouvrages, lire, lire et encore lire !

10) Shalom, ben-Chorin, *Mon frère Jésus. Perspectives juives sur le Nazaréen*, Paris, 1983, p. 17.

¹ Deinard indique par erreur Gn 27, 28 à la place de la référence exacte qui est Gn 27, 21. Il est difficile de savoir précisément ce qu'il voulait dire en citant ce verset biblique. Deux interprétations sont possibles : 1) Klausner n'est pas *a priori* considéré comme le fils de Jacob/Israël et donc du peuple juif. Il est besoin de le « tâter » pour s'en assurer. 2) Klausner est comparé à Esaü, symbole de Rome et du christianisme dans la pensée talmudique. Peut-être même ces deux lectures n'en font-elles qu'une ?

Le judaïsme pharisaïque du temps de Jésus est marqué par deux grandes écoles, Hillel et Shammaï, qui ont contribué à donner sa forme définitive à la Halakhah, c'est-à-dire à cette « règle religieuse » qui provient de l'interprétation de l'Ancien Testament, tout particulièrement des commandements du Pentateuque. Or, tandis que l'école de Hillel prônait une interprétation souple (qui lui permettrait d'être écoutée), l'école de Shammaï s'engageait dans la voie d'une interprétation rigoureuse. Les deux commentaires, cependant, paraissaient pour « parole du Dieu vivant ».

Je n'hésite pas à dire que je considère Jésus de Nazareth comme une *troisième autorité*, à placer aux côtés des interprétations de Hillel et de Shammaï. Il me semble en effet qu'une tendance particulière se fait jour dans l'interprétation de Jésus : il s'agit de l'*intérieurisation de la Loi*, où l'*amour* devient l'élément décisif et moteur.

11) Shmuel Safrai, « Jésus et le mouvement des hassidim », dans *Proceedings of the Tenth World Congress of Jewish Studies. Jerusalem, August 16-24, 1989. The History of the Jewish People*, Jérusalem, 1990, I/b, pp. 1-8 [en hébreu] ; S. SAFRAI, « Jésus et le mouvement des hassidim », dans I. M. GAFNI, A. OPPENHEIMER, D. R. SCHWARTZ éd., *Les juifs dans le monde hellénistique et romain. Études à la mémoire de Menahem Stern*, Jérusalem, 1996, pp. 413-436 [en hébreu].

Les *hassidim* sont un groupe juif qui a existé du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne et à la fin de l'époque de la Mishna, au 11^e siècle. Les *hassidim* étudiaient la Loi avec les pharisiens et les Sages, mais ils ne sont pas à identifier avec ces derniers. Ils ont en effet inauguré une conception socioreligieuse particulière qui les singularisait. Ils ont également inauguré une tradition halakhique propre à leur groupe et qui était différente de celle des pharisiens. Ils différaient également des pharisiens et des Sages par leur mode de vie, qui découlait de leur perception et de leur explication de la Loi. Les *hassidim* représentent une sorte de piétistes qui se caractérisaient par un certain nombre de traits propres :

- la localisation topographique du mouvement en Galilée ;
- une grande pauvreté ;
- la place remarquable accordée aux femmes dans les sources relatives aux *hassidim* ;
- une profonde piété accompagnée d'actions charismatiques.
- la priorité donnée à l'action sur l'étude ;
- des guérisons miraculeuses effectuées quelquefois à distance ;
- la faculté d'intercéder pour faire venir la pluie ;
- une relation privilégiée avec le Divin illustrée par un rapport filial ;
- un mode d'expression dans la relation avec Dieu considéré comme trivial voire irrespectueux par les Sages ;
- un élan total vers le Divin basé principalement sur la prière et non sur l'étude du texte révélé.